

Charles Juliet

Apaisement

**Journal VII
1997–2003**

**CHARLES
JULIET**

P.O.L
Extrait de la publication

Apaisement

Charles Juliet

Apaisement

Journal VII

1997-2003

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1800-2
www.pol-editeur.com

1997

9 janvier

Un article de journal m'apprend qu'en France, au cours des dernières années, quelque cinq cents hommes politiques ont eu à rendre des comptes à la justice, et bien souvent pour des affaires qui étaient loin d'être bénignes. Si l'on ajoute à cela les nombreux et lourds scandales survenus dans d'autres domaines – finance, santé, sport... –, on voit que notre pays se porte bien. Quand les élus et les hauts responsables bafouent la loi, bien des citoyens estiment qu'ils n'ont plus à la respecter.

10 janvier

La France est un pays riche. Elle se situe actuellement au quatrième rang des puissances industrielles. Il n'empêche qu'elle compte plus de deux millions de chômeurs et que le nombre des sans-abri ne cesse de croître. Depuis le début de l'hiver, trente-cinq personnes sont mortes de froid dans les rues de nos villes.

Hier, à la télévision, un documentaire de deux heures sur Chet Baker. Son visage usé, ravagé, tragique. Une profonde

souffrance. Tellement déprimé qu'il avait du mal à s'arracher quelques mots. Depuis des années, il n'a cessé de se droguer. À la fin, il s'injectait un mélange d'héroïne et de cocaïne particulièrement explosif (la seule fois où il a souri, d'un sourire gêné, ce fut quand, cédant à l'insistance du journaliste, il en a fait l'aveu).

Quand il a eu douze ans, son père a acheté une trompette d'occasion. Pour Chet, il a paru évident qu'elle devait lui revenir. Il s'en est emparé, et quinze jours plus tard, alors qu'il n'avait pris aucun cours, il savait en jouer. Sa mère a raconté que lorsqu'il était enfant, il pouvait rester totalement immobile pendant une heure à écouter de la musique. Il lui suffisait d'écouter un air une seule fois pour ne plus l'oublier.

Son charme. Quand il était jeune sa beauté l'a fait plusieurs fois comparer à James Dean. Son étrange douceur. Laquelle se retrouve dans la sonorité étouffée et plaintive de sa trompette.

J'ai eu mal quand je l'ai vu en Italie entre deux carabinieri et menotté. Encore la drogue. Par la suite, alors qu'il n'avait plus d'engagements, les petits boulots. Par exemple employé dans une station-service, de sept heures du matin à onze heures du soir.

Il a eu trois enfants mais ne s'est guère occupé d'eux. Avec la vie de saltimbanque que mène un jazzman de renom, il ne pouvait en aller autrement.

Vie tragique. C'est cette souffrance qui a nourri sa musique – cette plainte déchirante.

On demande à l'une de ses anciennes amies pourquoi elle l'a aimé.

– Il m'a fait découvrir ce qu'est la grandeur.

14 janvier

Une nuit à Tokyo. Nous étions rentrés tard. Auparavant, Nadine m'avait rendu les deux tomes des lettres de Katherine Mansfield que je lui avais prêtés quelques mois plus tôt. Avant de m'endormir, je les ai ouverts. Lors de ma première lecture,

comme j'en ai l'habitude, j'avais souligné les passages les plus intéressants, et il m'a donc été facile de les retrouver. Allongé sur mon futon, je me suis mis à les lire. J'avais froid, j'étais mal installé, la lumière qui éclairait mon livre était insuffisante, mais quel plaisir me donnaient ces mots qui me ramenaient dans mon for intérieur, réanimaient mon besoin de l'écriture. De la sorte je peux dire que les instants les plus intenses que j'ai connus lors de ce séjour au Japon qui m'a pourtant comblé, c'est cette heure de lecture qui me les a procurés.

Au début de mon parcours et encore bien après, quand j'écrivais, j'avais l'impression de me priver de vivre, et je me retenais de me précipiter dans la rue, de marcher, marcher, d'aller au-devant de ce qui allait étancher ma soif...

Désormais, la vie, je sais qu'elle a sa source en moi. Je ne suis plus tenté de la chercher au-dehors. C'est lorsque je me tiens à ma table, que je réfléchis, que je cisèle une phrase, c'est en ces instants que la vie affleure, palpite, m'emplit de bien-être, de douce quiétude.

Aussi, lorsque je me trouve à l'étranger et que mon temps se passe à découvrir une ville, à visiter des musées, des églises, des temples..., après deux ou trois jours, je n'ai qu'un désir : ne plus m'agiter, rester à l'hôtel, avoir des heures à moi pour lire ou pour écrire.

16 janvier

Dans le train Nantes-Paris.

Si j'ai souvent parlé de l'ennui dans mon Journal, est-ce après avoir lu des textes sur l'ennui et dont je me serais inspiré? Cette question qui m'a été posée hier en présence de ses étudiants par une femme professeur de français, m'a laissé sans voix. Incroyable cette manie qu'ont certains professeurs de vouloir que ce qu'un écrivain écrit est nécessairement la resucée de ce que d'autres ont écrit avant lui.

J'aurais pu lui dire que j'ai écrit sur l'ennui pour la simple raison que je l'ai découvert très tôt et qu'il m'a longtemps accompagné.

Il y a eu :

- l'ennui de l'enfant de chœur qui, pendant quatre ans, a assisté à des centaines d'offices : les nombreuses messes du petit matin, les messes d'enterrement, les deux messes et les vêpres du dimanche, la prière en fin de journée au cours du mois de mai...

- l'ennui du berger qui, de huit à douze ans, pendant sept mois de l'année, jour après jour, plus de trois heures le matin, plus de trois heures l'après-midi, par tous les temps (et aussi pendant les vacances scolaires de Pâques et d'été, jusqu'à ce qu'il ait dix-huit ans) avait à garder les vaches en ne faisant qu'attendre de pouvoir rentrer à la maison ;

- l'ennui de l'enfant de troupe pour qui le temps semblait s'être arrêté et qui redoutait de ne jamais pouvoir quitter cette caserne où les trimestres paraissaient interminables ;

- l'ennui qui a plombé mes jours pendant des années après que j'ai commencé à écrire. Écrasé par mon marasme, ne pouvant participer à la vie, je ne savais à quoi occuper mon temps quand je ne travaillais pas ou ne lisais pas. À cette époque, j'ai vécu étouffé par l'ennui. J'étais en attente. J'attendais que me soit donné ce dont j'avais soif tout en ignorant ce qui aurait pu apaiser cette soif. Comme rien ne lui répondait, rien ne m'intéressait.

J'ai connu toutes les formes de l'ennui :

- l'ennui-lassitude
- l'ennui-sécheresse
- l'ennui-désarroi
- l'ennui-épuisement
- l'ennui-haine de soi
- l'ennui-souffrance de ne pouvoir adhérer à la vie
- l'ennui à devenir enragé, à se taper la tête contre les murs...

Dans ces conditions, comment aurais-je pu parler d'un ennui que je n'aurais pas éprouvé? Tout ce que j'écris est tiré de ce que je vis.

P... Une quarantaine d'années. À compter de ses six ans, sa mère ayant quitté le foyer conjugal, il a été élevé par son père qui a vécu avec lui dans un état fusionnel. Cet homme qui était peintre n'a jamais envoyé son enfant à l'école, et il l'a poussé, on pourrait même dire contraint à peindre, à réaliser des pastels. Ceux-ci étaient de qualité, et à dix ans, cet enfant qu'on considérait comme un enfant prodige a eu sa première exposition. Un critique connu lui a même consacré un petit livre. Mais parvenu à l'âge adulte et délivré de l'emprise paternelle, P. a connu des années d'aridité et de désarroi. La peinture se refusait à lui et il ne pouvait peindre que par intermittence. Depuis deux ans, une femme dévouée qui le soutient matériellement, lui permet de renouer avec la peinture, mais quelle souffrance il porte en lui.

17 janvier

C'est un lointain souvenir... Pour une raison que j'ai oubliée, j'avais été invité à dîner dans un restaurant avec une douzaine de personnes. Parmi elles se trouvait un poète que je ne connaissais que de réputation et dont j'avais lu quelques recueils. En outre, je savais qu'il occupait un poste important là où il travaillait. Le repas s'est passé calmement, et lorsque ce fut le moment de partir, il est apparu que cet homme était ivre. Ivre à ne pouvoir se tenir debout. Quand je l'ai vu dans cet état, j'étais sidéré. Je ne peux cacher qu'à cette époque, j'étais d'une grande naïveté, et en raison de l'idée que je me faisais, que je me fais du poète, il était impensable pour moi qu'un poète puisse s'enivrer. Depuis, j'ai évolué, mes conceptions sont moins radicales, mais il n'empêche que je persiste à penser que le poète n'est pas quelqu'un qui se contente d'écrire des poèmes. Selon moi, il est quelqu'un qui doit vivre une aventure intérieure. Il lui faut donc faire preuve de rigueur et de rectitude dans la conduite de sa vie.

Ce soir-là, comme ce poète logeait dans un hôtel proche de chez moi, j'ai été chargé de l'accompagner. Avec un autre invité, chacun le soutenant par le bras, nous l'avons

conduit jusqu'à un taxi. Arrivés à destination, nous avons peiné à l'en extraire. Puis nous avons encore dû l'aider à marcher pendant une vingtaine de mètres. Quand je l'ai quitté, j'étais d'une tristesse sans fond.

(Il ne m'échappe pas que cette note va faire glousser ceux qui aiment boire et s'enivrer. À l'inverse, ceux qui vivent une authentique aventure spirituelle ne seront pas tentés de s'ébaudir. Ils devraient comprendre sans difficulté la réaction que j'ai eue.)

18 janvier

À une certaine époque, quand la nécessité de me connaître s'était faite de plus en plus contraignante, j'avais un impérieux besoin de solitude et de silence. Rien ne devait me divertir de ce forage qui réclamait tout mon temps et toute mon énergie. La moindre intrusion du monde extérieur m'était insupportable. Je devais en permanence me tenir à l'affût, ne rien perdre de ce qui survenait dans mon magma. Si je dis qu'il en allait pour moi de quelque chose de vital, on pensera que j'exagère, et pourtant, il n'en est rien. D'ailleurs, je suis convaincu que toute personne qui a eu à s'élucider, se reconnaîtra dans cette note.

19 janvier

L'écriture fait partie intégrante de mon aventure intérieure. Au point qu'elles sont en moi confondues. Mon journal m'a permis de réaliser une autoanalyse, de résigner mon moi et de m'engager dans la recherche du soi – un soi si difficile à atteindre.

J'ai longtemps commis l'erreur de croire que tout artiste, tout intellectuel, toute personne ayant eu accès à la culture, vivait obligatoirement l'aventure de la quête de soi. Je me trompais grandement. On peut être un philosophe, un psychanalyste, un prêtre, un écrivain estimé, un professeur de médecine renommé, on peut brasser d'importantes

affaires, assumer de hautes responsabilités, on peut être un éminent savant dans telle ou telle discipline, on peut même avoir amassé maintes connaissances sur la quête de soi, mais tant qu'on n'est pas passé par cette expérience, on ne sait en quoi elle consiste. À l'opposé, on peut la vivre avec beaucoup de rigueur en n'ayant aucune culture, aucune capacité intellectuelle particulière. L'important est d'avoir accès à son intériorité. Seul vit cette expérience celui qui en éprouve l'exorbitante nécessité.

« Connais-toi toi-même » ont gravé les Grecs sur le fronton du temple d'Apollon, à Delphes. C'est uniquement de cela dont il s'agit. La vérité dont nous avons faim n'est autre que cette connaissance de nous-même qu'il nous faut acquérir. Elle n'est pas à chercher hors de nous, dans une quelconque philosophie ou une quelconque religion. Elle apparaît quand nous parvenons à être lucide sur nous-même, à exister par nous-même, à penser par nous-même, et lorsque nous lui avons donné une assise ferme, elle détermine notre manière de penser et de vivre. De toutes les aventures possibles, celle-ci est la plus passionnante, celle qui ménage les plus étonnantes et les plus fécondes découvertes. C'est elle qui donne sens à une vie. (J'ai déjà écrit des notes comparables à celle-ci, mais comment ne pas revenir à ce problème d'une importance cruciale et qui concerne chacun de nous?)

20 janvier

Les bons vivants heureux de vivre. Les mal vivants, souvent alourdis par des problèmes affectifs et émotionnels, et qui ne participent à la vie qu'en se forçant.

Il y eut ce jour où il parut à cet ami qu'il était trop difficile de vivre et qu'il allait perdre pied. Dans un geste de révolte, pris de rage, il a lancé son poing contre un mur. Il s'est fracturé la main.

Mon Journal II et mon Journal III vont être réédités. Pour en corriger les épreuves, je viens de relire le premier. Cette lecture m'a été pénible. Ce livre m'a paru n'être constitué pour l'essentiel que par une même note qui se répète des dizaines et des dizaines de fois sous des formes différentes. À l'époque où je l'écrivais, j'étais littéralement obsédé par ce qu'était le moi et la nécessité de l'éliminer. Nombre de ces notes sont trop affirmatives, et plusieurs d'entre elles m'ont empli de confusion, notamment celles qui concernent Rilke et Gide.

Pour ma défense, je dirai que je suis longtemps resté un adolescent. Passionné, en quête d'absolu, je vivais sous la dictature du « tout ou rien », ce qui ne me disposait pas à nuancer ma pensée. J'ai trop vécu à l'écart pendant ces années-là. Il m'a manqué de rencontrer des personnes qui m'auraient engagé à me montrer moins catégorique.

J'écrivais ces notes par besoin, pour moi seul, et j'étais loin de penser qu'elles seraient un jour publiées. Je n'étais donc pas soucieux de m'exprimer avec retenue, ni de répondre aux objections que peut-être j'aurais pu prévoir.

Par manque de confiance en moi et selon le pire travers, sans doute me fallait-il durcir mes idées, radicaliser mes points de vue.

Enfin, et c'est là un argument d'ordre général, force est d'admettre qu'au début d'un parcours, alors qu'on travaille à déblayer la voie, on ne peut être clair, en ordre, lucide. De surcroît, on ne sait appréhender ce qui est à tirer au jour, ni le formuler.

Pour atténuer la désagréable impression que m'a laissée cette lecture, je me dis que les livres que j'ai publiés depuis la parution de ce Journal II, peuvent aider à ne pas porter sur certaines notes des appréciations trop négatives.

22 janvier

Pendant des années, possédé par le besoin d'aller à la rencontre de cet inconnu qui somnolait en moi, je me suis

absenté de la vie. En réalité, je la percevais, mais je restais à distance. Le combat que je menais m’astreignait à rester au-dedans. Alors que je m’employais à me libérer de ce qui m’entravait, je n’étais pas libre de me laisser envahir par tout ce qu’elle comportait. En outre, tout désir retombait aussitôt, mort-né, étouffé par une lucidité ravageuse.

Quand l’élève dépasse le maître, il arrive que le maître ne le supporte pas.

25 janvier

Hier, dans *Le Monde*, deux grandes pages d’articles sur les « Paysages de l’autofiction ». Dans l’un de ces articles, je lis ceci : « Tout à fait réfractaires à cette tentation, Annie Ernaux et Charles Juliet explorent avec rigueur les voies du récit vrai. Et ce serait une grande naïveté, fût-elle lacanienne, que de croire impossible de raconter sa vie ou d’évoquer son moi autrement que sur une “ligne de fiction”. Il ne faut pas dissimuler que ce type d’écrits auto-centrés puise son énergie dans un narcissisme dévastateur, si bien protégé qu’il en vient à nier ou à oublier la simple existence d’autrui. » La seule remarque que je peux faire, c’est que l’auteur de cet article n’a rien lu de ce que j’ai écrit.

26 janvier

Au cours des années où je cherchais mon chemin, ce qui me travaillait me demeurait obscur. Faute de pouvoir pénétrer ce contenu indéchiffrable, faute d’en avoir la compréhension, je lui appliquais le mot le plus commun qui soit et je le nommais « la chose ».

Je sais maintenant que ce mot désignait un besoin de connaissance, de dénuement, de rectitude – la voie où je commençais à m’engager. Quand j’ai compris que je devais m’astreindre à me connaître – me connaître pour devenir

moi-même et penser par moi-même – tout s'est éclairci, et je n'ai plus eu à utiliser ce mot qui m'avait beaucoup servi.

En cet instant, je m'étonne d'ailleurs d'avoir tant tardé à élucider ce qui désormais me paraît d'une telle évidence.

Les mots qui naissent de la douleur
savent mieux s'emparer de la vie
que des mots venant d'une autre source

28 janvier

Je viens d'achever la correction de mon Journal III. Cette lecture m'a fait prendre conscience des années qui se sont écoulées depuis que je l'écrivais. Des personnes dont je parlais ici ou là ont disparu. Une lourde tristesse m'a étreint quand j'ai lu la note consacrée à François-Xavier Jaujard. Cette première rencontre avec lui, je la retrouvais en moi comme si elle avait été récente. Il était brillant, doué, m'avait parlé de ce qu'il écrivait, des ouvrages qu'en tant qu'éditeur il allait publier – et voici qu'il n'est plus là.

29 janvier

C'était un soir d'été. Nous allions en Bretagne et nous nous sommes arrêtés dans un village du centre de la France. Avant de dîner à l'hôtel, nous avons fait quelques pas dans la rue centrale. La porte de la Maison de la presse était ouverte et je suis entré. Sur un rayon traînaient quelques livres de poche poussiéreux, dont « Feuillettes d'automne », de Gide, livre que je ne connaissais pas et que j'ai acheté. En marchant dans la rue, j'ai commencé à lire les deux pages que lui a inspirées la séance donnée en 1946 au théâtre du Vieux-Colombier en l'honneur d'Antonin Artaud, lequel était de retour à Paris après des années d'enfermement à l'hôpital de Rodez. Pages admirables, qui m'ont vivement intéressé. Tout ce que Gide a su voir, capter, puis exprimer avec tant de justesse, sans jamais émettre le moindre

jugement. Je ne résiste pas au désir de recopier ici quelques lignes :

« Je connaissais Artaud depuis longtemps, et sa détresse et son génie. Jamais encore il ne m'avait paru plus admirable. De son être matériel plus rien ne subsistait que d'expressif. Sa grande silhouette dégingandée, son visage consumé par la flamme intérieure, ses mains de qui se noie, soit tendues vers un insaisissable secret, soit tenues dans l'angoisse, qui racontait l'abominable détresse humaine, une sorte de damnation sans recours, sans échappatoire possible que dans un lyrisme forcené dont ne parvenaient au public que des éclats orduriers, imprécatoires et blasphématoires. Et certes on retrouvait ici l'acteur merveilleux que cet artiste pouvait devenir, mais c'est son personnage même qu'il offrait au public, avec une sorte de cabotinage éhonté, où transparaissait une authenticité totale. La raison battait en retraite, non point seulement la sienne mais celle de toute l'assemblée. [...] Il nous avait contraints à son jeu tragique de révolte contre tout ce qui, admis par nous, demeurait pour lui, plus pur, inadmissible. »

30 janvier

Cette confusion dont j'ai beaucoup souffert et dont j'ai eu du mal à m'extirper, je n'aurais su dire en quoi elle consistait. De par sa nature, elle repoussait toute possibilité de définition. Elle était cet enchevêtrement inextricable dans lequel se débattait une pensée impuissante à se clarifier.

Tumulte. Effervescence. Ressassement. Alternance d'exaspération et d'épuisement. Une pensée travaillant en elle-même et en lutte contre elle-même. Je me suis longtemps consumé dans ce combat.

31 janvier

Dans *Télérama*, un fort bel article sur « le clan des gitans », Pedro Bacan, sa sœur Inès et le clan des Pinini. Cet

article m'a vivement intéressé. Le cante jondo. Le duende. « La ferveur des noubas gitanes où chacun compatit, communie avec les joies et les douleurs des autres, qu'elles soient chantées, dansées ou simplement senties. » Inès était une femme timide, réservée. Un jour, lors d'une fête de famille elle doit chanter, et c'est là qu'on découvre « son incandescente voix grave et voilée ». En lisant ces mots, j'ai pensé à ce moment où Kazantzaki, enfant, avait entendu chanter sa mère qui n'avait jamais chanté. Il avait été bouleversé. Un chant, comme celui d'Inès, dans lequel se libérait soudain une vie intérieure brûlante et insoupçonnée.

Lors de la soirée dont il est rendu compte, Inès, attendue depuis quatorze heures, n'a pu rejoindre les autres musiciens qu'en début de soirée. Son mari, jaloux, possessif, ne la laissait pas partir, et il fallut qu'on aille à plusieurs reprises dans la maison voisine, la presser de venir participer à la fête. Sur la photo, on voit qu'une lourde masse de cheveux noirs et bouclés lui encadre le visage. « De bouleversants cris sourds, sauvages, inarticulés, qu'elle définit comme une conversation avec elle-même. » Ou bien ce sont « de majestueuses incantations... Lorsqu'elle s'arrête, elle semble s'éveiller d'on ne sait quel rêve, ou cauchemar ».

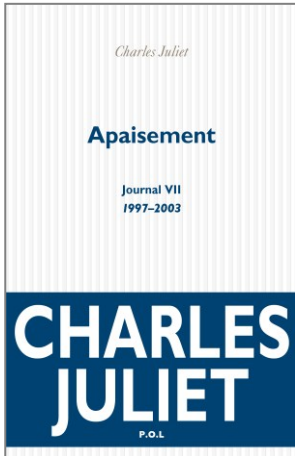
Achevant la présentation du CD, cette citation :

« Toi sur une pierre
Moi sur une autre
Raconte-moi tes joies
Car les miennes sont rares. »

Ces vers m'ont fait penser à ces *Coplas – Poèmes de l'amour andalou* – que Guy Lévis Mano a traduits et imprimés. Le dernier m'a toujours amusé :

« Quand serons-nous, mignonne,
tels les pieds du Seigneur
l'un au-dessus de l'autre
un clou entre nous deux. »

N° d'éditeur : 2359
N° d'édition : 251199
N° d'imprimeur : 13xxxx
Dépôt légal : novembre 2013
Imprimé en France



Charles Juliet
Apaisement

Cette édition électronique du livre
Apaisement de CHARLES JULIET
a été réalisée le 25 octobre 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2013
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818018002 - Numéro d'édition : 251199).
Code Sodis : N55181 - ISBN : 9782818018026
Numéro d'édition : 251201.